



**HAL**  
open science

# Le parti communiste français et le peuple : aperçu historique d'une rencontre et d'une disparition

Erwan Caulet

► **To cite this version:**

Erwan Caulet. Le parti communiste français et le peuple : aperçu historique d'une rencontre et d'une disparition. Magphilo (SCEREN - CNDP), 2007, 18. hal-03769841

**HAL Id: hal-03769841**

**<https://hal.science/hal-03769841>**

Submitted on 5 Sep 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

**NB :** Ce texte a été écrit pour le compte du *Mag philo*, n° 18, hiver 2007. Cette publication en ligne du SCEREN-CRDP (aujourd'hui Canopé), animée par Gilles BEHNAM, professeur de philosophie au lycée Léonard de Vinci de Tremblay-en-France (Seine-Saint-Denis), n'existe plus et ses articles ont disparu d'internet.

## **Le parti communiste français et le peuple : aperçu historique d'une rencontre et d'une disparition**

**Erwan Caulet**

professeur d'histoire-géographie\*

C'est à travers l'analyse du discours d'un parti politique qui, historiquement, s'est toujours posé comme le parti du *peuple* que nous allons aborder la question de ce que ce terme a pu recouvrir et celle de sa pertinence aujourd'hui. Si, pour reprendre le titre de l'autobiographie de son dirigeant le plus emblématique, Maurice Thorez (1900-1964), on postule que le parti communiste français est « fils du peuple », le recul de ce parti tendrait à montrer qu'il n'existe plus de peuple. Mais, inversement, du point de vue du PCF, c'est tout autant la question inverse qui peut se poser : y a-t-il eu un peuple ? Y a-t-il encore un peuple ? Car le PCF a-t-il vraiment été ce parti des « fils du peuple » ? N'a-t-il pas plutôt créé ou produit quelque chose qui était « son » peuple (en l'occurrence le « prolétariat »), mythe fondateur de son espace politique, condition de son existence, et ce, à la manière d'un Karl Marx subsumant la notion de peuple derrière celle de prolétariat, classe universelle (entendre : peuple) ? À la notion (re)construite de prolétariat n'existe-t-il pas une construction parallèle, qui fait des membres du PCF des fils du peuple ? C'est à ces questions qu'on s'efforcera de répondre en présentant quelques éléments significatifs de l'histoire du PCF et de son déclin récent, en s'efforçant de le considérer comme une sorte de *marqueur* pour penser l'existence, la disparition ou l'inexistence du peuple, à tout le moins d'une certaine conception du peuple. Car interroger la disparition éventuelle du peuple ne revient-il pas, en fait et bien plutôt, à poser la question de ce que l'on entend par peuple ? Et si dilution (ou disparition) il y a, ne réside-t-elle pas dans la mobilité, la labilité, au fil de sa construction, de cette catégorie éminemment politique et stratégique et idéologiquement chargée ?

On notera que la notion elle-même de peuple est polysémique : parle-t-on du peuple comme d'un « ensemble d'êtres humains vivant sur un même territoire et/ou ayant en commun une culture, des mœurs, un même système de gouvernement » ? ou comme un « ensemble de citoyens d'un État » (c'est-à-dire les êtres humains ayant droit de cité dans ledit État) ?, ou encore comme de « l'ensemble des citoyens de condition modeste par opposition aux catégories privilégiées par la naissance, la culture ou l'économie ? » (Dictionnaire Hachette 2005). Dans ce dernier sens, on se rapprocherait de la définition initiale de « prolétariat », ces citoyens romains pauvres ne pouvant mettre au service de la République romaine et de sa puissance que les enfants qu'ils faisaient, notion renvoyant, par la suite et par extension, à ces gens ne vivant que de la force de leurs bras.

C'est de cette ambiguïté entre les deux termes, de leur chevauchement potentiel, du glissement de sens qui peut se produire de l'un à l'autre, dont joue le PCF pour construire sa propre posture de parti populaire/prolétaire. Une des questions sous-jacentes ici pourrait d'ailleurs être, la définition du PCF comme parti plébéen, plus que comme parti populaire ou prolétaire, l'adjectif incluant les deux dimensions, les deux échelles présentes dans le jeu politique du PCF (il s'agit du bas peuple, prolétariat compris, à Rome).

### **Les « fils du peuple »**

« Fils et petit-fils de mineurs, aussi loin que remontent mes souvenirs, je retrouve la rude vie du travailleur : beaucoup de peines et peu de joies. »

Ainsi débute *Fils du Peuple*, l'autobiographie de Maurice Thorez<sup>1</sup>, référence majeure de la légitimité politique dans le monde communiste français. Suivent une description du paysage et du quotidien dans les corons de la région de Noyelles-Godault (Pas-de-Calais), la ville de naissance de Thorez ; l'évocation de la catastrophe de Courrières (coup de grisou dévastateur de 1906) et de la grève qui s'ensuit, moment où Thorez situe sa prise de conscience politique, posée comme fondatrice de son expérience du monde. Tout est ici résumé de la construction communiste de la notion de peuple : l'affirmation, rassembleuse et universelle, de l'appartenance au peuple, dès le titre de l'ouvrage ; son resserrement immédiat, d'emblée, autour de la figure du mineur, aussitôt élargie, universalisée par l'évocation, à valeur identificatoire, de la dure vie des travailleurs.

Plus largement, tout un univers populaire se structure, comme on l'entrevoit, à partir d'un milieu géographique nettement identifié : les « pays noirs » miniers aux paysages sombres, monotones, symboles de l'exploitation capitaliste, auxquels il faut

ajouter une autre hydre moderne de la société industrielle : l'usine, évoquée selon le même schéma. La description de ces milieux s'épaissit d'une évocation du travail des mineurs ou, plus largement, des ouvriers, notamment les « métallos » et à un degré moindre les dockers, sur le mode du labeur difficile, rebutant, pesant, voire dangereux. Toutefois, cette évocation n'est pas dépourvue d'une dimension valorisante, confinant à la mythologie : ces hommes qui travaillent la terre, l'eau, le feu, l'air, s'héroïsent au contact de ces éléments primordiaux ; ils incarnent les valeurs de virilité, de force, de courage, de solidarité... Cette sédimentation de représentations se double, enfin, de l'évocation des luttes et des revendications politiques de ces catégories ouvrières. Ces espaces comme ces groupes ouvriers sont, en effet, par excellence, le point nodal de la lutte des classes mise en scène par l'évocation des grands moments de l'histoire ouvrière, notamment ceux des mineurs, du Front populaire aux grandes grèves de 1947-1948, en passant par la Libération en 1945. Ces luttes, associées aux vertus ouvrières (courage, virilité, valeurs collectives...) confèrent à la classe ouvrière une identité révolutionnaire que confirment aussi bien la forme mythologique de l'évocation des ouvriers que l'âpre beauté industrielle, laquelle revêt aussi pour les communistes une dimension de modernité annonciatrice de l'avenir du monde. Classe universelle par son labeur et son quotidien, la classe ouvrière est aussi celle par laquelle s'accomplit la mission prométhéenne de changer le monde, celle qui porte le projet communiste et le fait advenir.

C'est donc par ces groupes populaires et ouvriers bien précis que la notion de peuple se construit, ou plus précisément, est construite par les communistes, dans une dualité dialectique permanente, pénibilité et monotonie des activités et des paysages/sédimentation de l'avenir radieux et dans un jeu permanent de synecdoque où le mineur, le métallo, sont posés comme l'incarnation d'une certaine société ouvrière, sinon populaire. Cette construction est un souci constant du Parti, qui s'appuie pour l'élaborer, notamment pendant les années de guerre froide, sur tout un ensemble d'activités culturelles et sur les nombreux intellectuels qui ont rallié les « positions de la classe ouvrière » et qui trouvent là un moyen de reconvertir leur identité sociale dans un autre univers social, au service de leurs convictions politiques. Cette implication a donné lieu à de multiples productions dont, parmi les plus représentatives, le premier ouvrage d'André Stil, futur rédacteur en chef de *l'Humanité*. Le mot « mineur », *camarades* (1949) ; de l'exposition *Le Pays des*

*mines* du peintre communiste André Fourgeron (1951) ou du film du réalisateur communiste Louis Daquin *Le Point du jour* (1949).

### **Fonctions politiques d'une identité et déclin du PCF**

Ainsi, le Parti, en suscitant de telles représentations, et les diffusant, a-t-il cherché à fixer son assise politique, se plaçant au cœur du monde ouvrier, ou plutôt d'un certain monde ouvrier, à l'apogée en France au XXe siècle, tant économiquement que sociologiquement ou politiquement. À partir des années 1920, en effet, la France connaît un décollage et une réelle modernisation de ses structures économiques, fondés sur le secteur secondaire, minier et métallurgique. L'exode rural s'accélère et la France bascule à partir des années 30 et surtout dans les années 1950, dans un monde urbain et ouvrier, au style de vie cohérent et à la forte conscience de soi, notamment par rapport au reste de la société. Ce monde ouvrier se retrouve aussi au cœur des principaux événements sociopolitiques du siècle, le Front populaire étant à cet égard le meilleur exemple, tant dans les faits que dans les représentations. Dès lors, en se situant à ce nœud historique stratégique, le Parti s'impose sur ce créneau politique, en transformant, comme l'écrit en substance l'historien et politiste Marc Lazar (*Annales ESC*, p. 1088<sup>2</sup>), dès 1936, puis après 1945, sa rencontre avec la classe ouvrière, en une véritable « *synergie* » parce qu'il met sur pied et rend vivant, dans la réalité sociale et politique, dans les mentalités collectives également, un projet politique, social et culturel spécifique et cohérent. Il a su ainsi créer une réelle réceptivité auprès des ouvriers, réactivant des aspirations de solidarité, de fraternité, d'égalité fortes, occupant ainsi un espace en partie en friche. Il construisit ainsi les propres conditions de son audience sociale et politique. Ce souci de sa nature ouvrière (mineur ou métallo), était donc :

« [d'une part] motivé par des raisons politiques et par la teneur de ses propositions économiques et sociales, mais aussi [d'autre part] par sa propre image de parti ouvrier, constitutive de son image et qu'un tel soutien contribu[ait] à façonner et à entretenir » [Lazar, *Revue française de science politique*, 1985, p. 190]. « En se montrant apte à réunir tous les sens de la notion de parti de la classe ouvrière – doctrinal, politique, sociologique et symbolique – dans une même entité, non seulement le PCF donnait corps et consistance à cette notion, mais en démultipliait les effets, la mettant au centre de sa propre culture politique et de celle de toute la gauche » [Lazar,

*Annales ESC*, p. 1071-1072]. « Alors que d'un point de vue sociologique l'exemplarité des mineurs par rapport à la classe ouvrière de l'après-guerre peut être mise en doute, du côté du PCF, la perspective est différente : les mineurs sont, à ses yeux, les ouvriers typiques dont il peut et veut donner une représentation conforme à sa propre identité » [Lazar, *Revue française de science politique*, p. 199].

Mais on voit, par là même, combien ce modèle de développement et cette construction d'une identité sociale portent en eux une des explications des déboires du PCF : sa capacité à incarner une certaine société ouvrière ne lui survit pas. Dès les années 1950, à l'acmé de l'identification PCF/ouvriers, au moment où le Parti occupe cette fonction « tribunitienne » et plébéienne que le politiste George Lavau a définie à son propos, la modernisation de la France sape cette stature et fragilise les fondements de sa construction identitaire (comme l'avait prédit ce même Lavau, puisque cessent d'exister les fondements de sa fonction de tribun). C'est cette situation que le PCF cherche à exorciser en niant cette réalité sociale des Trente Glorieuses, avec sa théorie de la « paupérisation absolue », à partir de 1955 : il s'agit, pour le Parti, comme l'expliquent Stéphane Courtois et Marc Lazar [p. 303] de défendre sa doctrine et son identité en perpétuant une certaine représentation de la classe ouvrière et en jouant, suivant sa fonction tribunitienne, du sentiment populaire que la pauvreté demeure, en dépit des chiffres et du discours du pouvoir. Cela lui sert à enrayer sa chute et à maintenir ses positions jusqu'au début des années soixante, tandis que l'identification qu'il a construite de la classe ouvrière et de lui-même lui permet de se maintenir jusqu'au retournement de la conjoncture économique du milieu des années soixante-dix. Les bouleversements sociologiques et économiques que connaît le pays, notamment dans les années 1980 (restructuration dans la métallurgie ; fermeture des mines... ; éclatement de la classe ouvrière, jusque-là homogène, par intégration aux classes moyennes, par glissement vers les catégories de population les plus précaires et les plus désaffiliées – temps partiel, intérim... –, par l'explosion du secteur des services), remettent en causes les assises du Parti. Les cadres de l'identité ouvrière, et partant, le « cœur de cible » communiste, explosent, se désagrègent et s'atomisent, « le déclin du PCF [précipitant] la décomposition de sa cosmologie » [Lazar, *Le Communisme, une passion française*, p. 159-164 ; cf. aussi Courtois et Lazar].

« Décomposition de sa cosmologie », l'expression est claire : si l'on doit considérer le déclin du PCF comme un marqueur commode pour s'interroger sur l'existence du peuple, c'est avant tout sous l'angle de la question que l'on posait initialement, à savoir qu'interroger la disparition éventuelle du peuple revient à poser la question de ce que l'on entend par peuple et que la réponse à son éventuelle disparition réside bien dans le caractère labile d'une telle notion. C'est en tout cas potentiellement la question que peut induire l'analyse de la construction politique de la catégorie de peuple par les communistes : elle est un outil pour dire le monde, son monde, ici le monde communiste. Dès lors, la disparition du peuple telle qu'on peut la diagnostiquer aujourd'hui n'est-elle pas le basculement dans une autre acception de la notion de peuple, à tout le moins la disparition d'une certaine construction politique du peuple, historiquement située, identifiée à une conjoncture historique, sociologique, philosophique précise ? Reste à déterminer quelle signification il revêt aujourd'hui dans une société individualiste qui ne se pense plus comme populaire ? Est-ce faute d'un parti politique incarnant et contribuant à fonder une identité populaire forte comme ce fut le cas du PCF ? Les interrogations restent multiples et multiformes.

### **Bibliographie**

Cet article s'appuie sur un ensemble de travaux, issus de sa thèse de 3<sup>e</sup> cycle (EHESS) de Marc Lazar autour de la figure du mineur dans l'imaginaire communiste de l'après-guerre :

« Damné de la terre et homme de marbre. L'ouvrier dans l'imaginaire du PCF du milieu des années trente à la fin des années cinquante », *Annales ESC*, n° 5, septembre-octobre 1990, p. 1071-1096 ;

« Le mineur de fond : un exemple de l'identité du PCF », *Revue française de science politique*, vol. XXXV, n° 2, avril 1985, p. 190-205 ;

« Les intellectuels communistes français des années 1950 et les prolétaires », *L'Information historique*, vol. 51, n° 3, 1989, p. 124-130. On trouvera un résumé de ces thèses dans son ouvrage de synthèse :

*Le communisme : une passion française*, Paris, Perrin, 2002, notamment p. 152-163. Stéphane Courtois et Marc Lazar, *Histoire du parti communiste français*, Paris, PUF, 2<sup>e</sup> édition, 2000 ;

Georges Lavau, *À quoi sert le parti communiste français ?*, Paris, Fayard, 1981 ;

Le très stimulant Stéphane Sirot, *Maurice Thorez*, Paris, Presses de Sciences-Po, 2000, qui n'est pas, comme le titre semble l'indiquer, une biographie du leader communiste mais une histoire de l'image de Thorez.

On pourra prolonger ces lignes par l'ouvrage suivant :

Stéphane Beaud et Michel Pialoux, *Retour sur la condition ouvrière : enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard*, Fayard, 1999.

\* Doctorant en histoire contemporaine (Université de Paris-I), sur les milieux littéraires du parti communiste français pendant la guerre froide

---

<sup>1</sup> Maurice Thorez, *Fils du Peuple*, Paris, Editions Sociales, 1949.

<sup>2</sup> Les références complètes se trouvent en fin de document.